





J E A N N E  
E T L E S S I E N S



*Fiction & Cie*

---



Michel Winock

JEANNE  
ET LES SIENS

*récit*

*Seuil*

*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

COLLECTION

« *Fiction & Cie* »

DIRIGÉE PAR DENIS ROCHE

CE LIVRE A ÉTÉ ÉDITÉ PAR

ANNIE FRANÇOIS.

ISBN 978-2-02106649-4

© ÉDITIONS DU SEUIL, SEPTEMBRE 2003

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*Pour Thomas et Julien*





*Ni fleurs ni couronnes*

La mort était chez nous comme chez elle.

Elle a saisi mon père le 6 juin 1945, tout juste un an après le Débarquement. Il avait quarante-neuf ans, je venais d'en avoir huit. Au mois d'octobre précédent, elle avait déjà fauché mon frère aîné, Marcel, qui avait vingt-deux ans. L'un puis l'autre furent victimes du bacille de Koch, la tuberculose restant, à l'heure d'Hiroshima, la grande pourvoyeuse des cimetières d'Europe. Il y a toujours des gens qui meurent trop tôt. A quelques mois près, mettons un an ou deux, ils étaient sauvés par l'arrivée en force des antibiotiques, du Rimifon et tout ça. C'est comme ceux qui prennent les dernières balles de la guerre, juste avant le coup de clairon de l'armistice.

« Papa est mort », m'a dit ma sœur Geneviève, en

me tirant du lit. Je ne suis pas sûr d'avoir éprouvé d'émotion. Je n'étais qu'un jeune barbare occupé de ses billes et de ses soldats de plomb. Depuis des années, du reste, mon père était lointain, épisodique, ballotté d'un sana à l'autre. Je manquais de relations avec lui. De toute façon, il était pète-sec et sujet à de redoutables colères. Un jour qu'un de mes petits copains était venu goûter avec moi à la maison, nous avions piqué un fou rire en buvant du chocolat chaud. Mon père, furieux de notre hilarité, incapable d'y mettre un terme, avait saisi nos tasses et vlan ! balancé leur contenu par la fenêtre de la cuisine. C'était son style : toujours le cœur au travail et les nerfs en pelote.

Quand je dis : « par la fenêtre de la cuisine », c'est une façon de parler, car il n'y avait pas de fenêtre, mais une simple porte vitrée qui donnait sur une cour.

La famille, savoir papa, maman et nous les six enfants, habitait Arcueil, une commune de la banlieue rouge de Paris, traversée par la Bièvre qui, à cette époque, coulait entre les jardins potagers. Les étudiants de toutes les disciplines et de toutes les provinces ont aujourd'hui le cœur serré en prenant le RER pour la station Laplace près de laquelle la Maison des examens a été construite sur le terrain d'une ancienne caserne. C'est par les épreuves de concours

qu'ils connaissent cette localité plus que par la mémoire du regretté marquis de Sade qui y faisait subir en son temps d'autres supplices. Nous logions rue Émile-Raspail, plus précisément au 13, à mi-distance entre l'aqueduc qui enjambe la vallée de la Bièvre et la mairie très kitsch, transformée depuis en annexe. Ma mère tenait un petit commerce d'épicerie-fruiterie. L'arrière-boutique nous servait de cuisine, et même de cabinet de toilette. On se lavait à l'eau froide, sauf quand on faisait chauffer une marmite sur la cuisinière en fonte, pour les shampoings, ou dans une baignoire, le jour de la « grande toilette » qu'on m'infligeait dans un baquet une fois par semaine. Mes frères et sœurs, plus âgés que moi, allaient aux bains-douches de la rue Berthollet, d'où ils revenaient pimpants, les cheveux humides.

C'est dans cette cuisine-arrière-boutique, séparée du magasin par une porte coulissante, que nous prenions nos repas, tandis que ma mère, sous l'œil exaspéré de mon père, se levait sans arrêt pour aller servir les clients : on n'était jamais fermé. Le reste de l'appartement était situé au premier étage d'un autre immeuble lui aussi sur cour. Il y avait là une salle à manger, réservée aux grandes occasions, presque jamais chauffée malgré la présence d'un Godin, et, de part et d'autre, deux chambres : celle de mes parents et celle, assez grande, des enfants.

En y réfléchissant, je m'aperçois que la disposition de ces lieux était bien compliquée. De la rue, on pénétrait dans notre cour par un passage à ciel ouvert, entre l'immeuble de l'épicerie et l'immeuble de notre appartement. La première porte sur la gauche correspondait à notre cellier, où mon père et mes frères mettaient le vin en bouteille. Plus loin, toujours à gauche, une autre porte donnait sur l'escalier de notre appartement. En continuant, c'était l'écurie où notre voisin, M. Quinault, le boulanger, logeait son canasson. Un second escalier conduisait à d'autres logements. Pour en finir avec le côté gauche, il y avait les lieux dits d'aisances, où il n'était pas rare de devoir attendre son tour puisqu'il n'y avait qu'un seul WC à la turque pour l'ensemble des locataires du 13. Du côté droit, en arrivant dans la cour, on trouvait donc la porte de notre cuisine par où s'envolait le chocolat chaud ; plus loin, les appartements et le fournil du boulanger, surmontés d'autres logements ; enfin, le hangar où M. Quinault entreposait sa carriole. Car il allait tous les jours faire ses tournées, du reste moins occupé à vendre ses pains et brioches qu'à fléchir la vertu des Pénélopes de la localité. Au fond de la cour, à droite, un majestueux escalier de pierre menant à un jardin suspendu et au pavillon à deux niveaux des propriétaires. En bas, de plain-pied avec la cour, disposant d'un enclos fleuri, l'appartement de Rolande,

une délurée, et de son mari, un compréhensif Bou-bouroche. En haut, derrière les grilles, desservi par l'escalier de pierre, le bel appartement de M. et M<sup>me</sup> Omnès, souvent absents, et un grand potager occupant une partie du versant ouest de la vallée de la Bièvre, potager dont ma famille avait eu l'usufruit pendant la guerre. Mon père, ce paysan contrarié, s'employa avec délices à biner, bêcher, sarcler, planter, récolter, chasser le doryphore, au grand dam de mes frères toujours sollicités de prendre le râteau ou la brouette malgré leur faible vocation. Achéons la description par la cave voûtée à laquelle on accédait par un escalier situé entre le pavillon et hangar ; la maisonnée s'y entassait pendant les alertes – et Dieu sait s'il y en eut en 1944 –, sauf ma sœur Marie-Thérèse, dormeuse irrépressible, sourde aux sirènes, craignant moins les avions de la Royal Air Force que l'air froid de la cave. En temps ordinaire, on y faisait rafraîchir les bouteilles, en cette époque sans réfrigérateurs.

A ma naissance, dix ans après Geneviève, la dernière de la lignée, mes cinq frères et sœurs s'étaient déjà habitués à vivre ensemble, dans une même chambre. Le soir, Marcel défiait son cadet Pierre à un combat de boxe devant les trois sœurs assises, jusqu'au moment où l'aîné interrompait la séance d'un uppercut du droit ou d'un crochet du gauche qui envoyait le cadet sur l'édredon. Ensuite, Marcel

racontait, en artiste, des histoires à faire frémir, genre Fantômas aux prises avec Juve et Fandor. Les autres en redemandaient en se blottissant sous leurs couvertures, mais le champion du ring à la voix de velours (il aimait aussi chanter les refrains de Tino Rossi) avait le chic pour suspendre son récit au moment où le poignard s'élevait, où le bandit tirait son revolver de sa poche, où la Fatalité s'acharnait sur « la délicieuse créature qu'était Mathilde de Brémonval », bref, au moment le plus palpitant, et la suite demain ! Le boucher du 11, dont l'appartement jouxtait la chambre, sensible au bruit, manifestait souvent son impatience par quelques coups de poing dans le mur ou faisait ses remontrances le lendemain à ma mère.

Mes frères et sœurs ne risquaient pas de s'attarder au lit le dimanche matin. Mon père, tôt levé, bricolant ou lavant des bouteilles dans le cellier juste au-dessous, donnait des coups de manche à balai dans le plafond, pour réveiller la marmaille interdite de grasse matinée. Debout, propres à rien !

Un jour, mes parents, à la demande de Marcel, ont jugé venu le temps de séparer les filles des garçons devenus grands. En quête d'une location d'appoint, ma mère s'est procuré une chambre pour Marcel et Pierre, juste à côté. Le 15 était fréquenté par des pochards, des mariés de la main gauche, des gens sans foi ni loi, très allumés les jours de paye. Il y avait bien

quelques familles respectables, des fonctionnaires, mais la tonalité générale, c'était plutôt *L'Assommoir* que *Du côté de Guermantes*. On entrait par une porte cochère, qui donnait sur une première cour en cul-de-basse-fosse, où le linge pendait aux fenêtres. Puis on traversait une espèce de tunnel, où l'on aurait pu chouriner le visiteur sans éveiller l'attention, pour passer dans une seconde cour, parallèle à la première, dite à juste titre cour des miracles, où s'ouvraient les fenêtres des poissardes et des cornards éméchés, et au fond de laquelle se dressait un escalier de pierre débouchant sur une terrasse. Là-haut, après la remontée des enfers, on entrait dans un pavillon, on grim-pait encore un escalier de bois, bien soulagé d'arriver enfin à ce bout du monde.

La nouvelle chambre de mes frères était vaste, éclairée par deux fenêtres, meublée d'un lit de fer à deux places qu'ils partageaient, d'un bureau acheté par Marcel un samedi aux Puces de Saint-Ouen et d'un meuble de toilette avec broc et cuvette. Pas d'eau courante, et donc encore moins d'eau chaude qu'au 13. On ne s'arrêtait pas à ces détails. L'important, pour mes frères, était de pouvoir s'éloigner du gîte familial, où mon père était toujours en train de les traquer pour leur imposer quelque corvée au cellier, au magasin, au jardin. Il y avait aussi une chaise longue, où Marcel, tombé malade, faisait la sieste ou

lisait. Là, on oubliait les colères paternelles, les gueulantes des ivrognes, et on jouissait d'une lumière inconnue au 13. C'est dans ce nid que mon frère est mort, en octobre. Et c'est là qu'on installa mon père, quelques mois avant qu'il ne meure à son tour.

« Papa est mort ! » Je crois bien que ma première pensée a été : je n'irai donc pas à l'école pendant trois jours. Une des deux fenêtres de la chambre du 15 surplombe le mur de la cour de récréation où les élèves de l'école primaire Jules-Ferry déchirent plusieurs fois par jour, à temps fixe, le silence studieux de l'établissement. C'est comme un envol d'oiseaux qui crient à heure fixe. Coups de poing, bérets qui volent, balles de tennis usées sur le grand mur ; ça court, ça hurle, ça se harpaille, ça se tape dessus, tandis que, dans un coin de la cour, les pissotières sont prises d'assaut. Puis, un coup de sifflet strident du maître de service arrête net le tintamarre. Chacun se fige à sa place. Après quoi, des petits coups de sifflet répétés intimement aux gamins l'ordre de se mettre en rang, avant de regagner leur salle de classe, identifiée chacune par une plaque d'émail où on lit : cours préparatoire, cours élémentaire 1<sup>re</sup> année, et ainsi de suite jusqu'au cours supérieur 2<sup>e</sup> année, la classe qui suit celle du certificat d'études.

En arrivant au chevet de mon père, je ne résiste pas au plaisir de jeter un coup d'œil sur cette cour de



récréation où, pour une fois, je ne suis pas. Je regarde d'un œil dédaigneux mes congénères s'agiter : supériorité de celui qui voit sans être vu.

Mon père, allongé sur ce lit de mort qui avait été celui de Marcel, montre un visage apaisé malgré ses joues décharnées. Je n'ai jamais entendu dans sa bouche la moindre allusion à son trépas futur. En bon chrétien, il a accepté sa fin sans révolte. Un soir, dans sa chambre, au 13, où j'étais entré inopinément, je l'avais surpris à genoux devant son lit, sous la croix de bois ornée d'un rameau ; j'étais étonné de le découvrir ainsi, dans cette posture de dévot, et me sentais gêné d'avoir violé son intimité. Nous étions catholiques, mais nullement habitués à manifester notre foi hors de l'église. C'était comme si j'avais percé un secret. Ce n'en était pourtant pas un, mais cet agenouillement reste un souvenir prégnant, une scène incongrue, un aveu forcé.

Je scrute ce corps efflanqué, cette moustache bien taillée, sans penser à rien, sans émoi, sans chagrin, sans curiosité même. Bien plus tard, j'ai appris un mot yiddish dans un livre d'Arthur Koestler, un mot qui me semble décrire au mieux mon attitude : j'étais un *Kibitz*, c'est-à-dire le spectateur silencieux d'une partie de cartes ou d'échecs. Je ne participais à rien, je ne versais pas une larme. En même temps, j'avais honte de cette espèce d'indifférence : c'est très

mal de ne pas pleurer quand votre père fait le grand saut.

Sœur Valentine, de la Congrégation des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, agite sa cornette blanche au-dessus du lit. D'ordinaire, elle vient faire les piqûres. Piqûres de quoi, je me le demande. Je la connais bien, car quelques années plus tôt, au jardin d'enfants que tenait sa communauté, à Cachan, elle m'a fait la classe. A cette époque, on apprenait à lire, à écrire, à compter, bien avant d'entrer à la « grande école ». Assistée par Nadine, une fille de Russes blancs exilés, qui se destinait à être auxiliaire sociale, la sœur Valentine m'avait assez dégrossi pour que j'entre à l'école Jules-Ferry en sautant le cours préparatoire. Madame Sûr, qui le dirigeait, m'avait demandé de lire à haute voix, d'écrire quelques mots, de faire des opérations d'arithmétique. Et, au bout d'une heure, allez ouste, tu vas chez Madame Pignoulet, en cours élémentaire. On disait : en 6<sup>e</sup>, le cours préparatoire étant la 7<sup>e</sup>, là où, dans les petits lycées, c'était la 10<sup>e</sup> et la 11<sup>e</sup>.

Ces sœurs de Saint-Vincent-de-Paul exerçaient un vrai rôle social dans notre banlieue rouge. Outre l'assistance aux malades, l'école maternelle, elles offraient un des rares lieux de retraite pour les vieilles filles et les veuves nécessiteuses. L'une d'elles, Mademoiselle Émilie, une ancienne voisine, avait été adoptée par mes parents. Elle venait, une ou deux fois par mois,

partager notre repas dominical, après la grand-messe. Une petite bonne femme toute fripée, rose, peu bavarde, gentille, ravie de partager le bouillon du pot-au-feu des familles. Est-elle venue s'incliner elle aussi devant la dépouille de mon père, je ne sais, mais les visites se sont succédé, avant et après la mise en bière par les croque-morts, tandis que je restais dispensé d'école jusqu'à l'enterrement.

J'observe les préparatifs de la cérémonie assez distrait. Ma mère et mes trois sœurs sont déjà en tenue de deuil depuis la mort de Marcel qui avait occasionné de gros frais de teinturerie. Elles cousent au revers du veston des hommes, j'en étais désormais un, même à huit ans, un large gros-grain noir. Ma mère s'active aux faire-part de décès. Je me souviens de cette pile d'enveloppes cernées de noir où, avec mes sœurs, elle glisse la double feuille imprimée, elle-même bordée de noir, pour la famille, les voisins, les collègues de mon père, les clients de l'épicerie. Ça n'en finit plus. Une petite mention conclut l'avis de décès : « Ni fleurs ni couronnes. » C'est une volonté du défunt.

Pour Marcel, le corbillard, puis la pierre tombale, avaient été couverts de fleurs, blanches surtout. Mon père avait dû juger la dépense inutile. En tout cas, pour lui, il n'y aurait rien. La guerre à peine finie, et alors qu'on manquait de tout, on n'allait tout de

même pas dilapider les économies de la famille chez le fleuriste ! Ce souci d'économie paysanne n'était peut-être pas la seule raison de son refus. Sa religion devait y avoir sa part. Le catholicisme de mon père n'avait rien de baroque ; c'était plutôt un janséniste, à la morale farouche et aux mœurs austères. Les pompes, fussent-elles funèbres, n'étaient pas de son culte. Bref : ni fleurs ni couronnes.

Je ne me souviens plus des deux ou trois jours qui séparent la mort de mon père de son enterrement. Je revois seulement quelques visages. Deux inconnus, notamment, d'une solennité empesée, débarqués de la gare du Nord. Deux frères de papa, je crois, qui viennent de leur Saint-Omer natal, bientôt suivis de leur sœur Marie. Tout de noir vêtus, ils parlent le français comme une vache flamande. Un accent étrange, une sorte de ch'timi. Mon père était issu d'une famille de campagnards. Mais attention ! précisait ma mère, ce sont peut-être des paysans, mais pas n'importe lesquels. Et elle en connaissait un bout sur la vie au village : elle y avait partagé la dèche digne et dure de sa famille : son père, mort quelques années plus tôt, avait été salarié agricole puis charretier dans la grande plaine de France où l'on entend mugir aujourd'hui les avions de Roissy. Papa, lui, était né dans une famille de maraîchers, des propriétaires. Rien à voir, donc. Les deux familles, paternelle et maternelle, avaient

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : NORMANDIE-ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI (61250)  
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2003. N° 56472 (00)  
IMPRIMÉ EN FRANCE

